

DE LA SAIGNÉE

ET

DU KINKINA

DANS LE TRAITEMENT

DE LA FIÈVRE JAUNE.

Par Pierre LEFORT,

MÉDECIN DU ROI.

Quàm sit dispar exitus!

MARTINIQUE,

DE L'IMPRIMERIE DE FLEUROT ET TURBAN,

IMPRIMEURS DU ROI ET DU GOUVERNEMENT, A ST-PIERRE.

M. DCCCXXVI.

DE LA SAIGNÉE

ET

DU KINKINA

DANS LE TRAITEMENT

DE LA FIÈVRE JAUNE.

PAR PIERRE LEFORT,

MÉDECIN DU ROI.

Quàm sit dispar exitus!

MARTINIQUE,

DE L'IMPRIMERIE DE FLEUROT ET TURBAN,

IMPRIMEURS DU ROI ET DU GOUVERNEMENT, A ST-PIERRE.

M. DCCCXXVI.

DE LA SAIGNÉE

ET

DU KINKINA

DANS LE TRAITEMENT

DE LA FIÈVRE JAUNE.

Un officier distingué par ses talens et ses connaissances, et qui semblerait avoir manqué sa vocation, M. Moreau de Jonnès, a écrit sur plusieurs points qui sont du domaine de la médecine : mais c'est sur la fièvre jaune, dont sa jeune imagination fut vivement frappée en abordant aux Antilles, en 1802, qu'il s'est plus particulièrement exercé. Entr'autres écrits sur cette maladie, M. Moreau en a publié un, dans le temps, intitulé : *Précis historique sur l'irruption de la fièvre jaune à la Martinique, en* 1802.

La partie de ce Mémoire qui relate les moyens employés dans le traitement de cette maladie, a fourni à M. Guyon le sujet et l'occasion de quelques notes critiques qui ont été imprimées dans le *Journal de la Martinique* du 1er novembre 1825, et que voici :

(*Note* 1.) Les émétiques et les forts purgatifs aggravent la maladie.

(*Note* 2.) Pour les médecins de la nouvelle école, elles viennent toutes des solides. Bichat, à qui l'on rapporte l'idée-mère de la doctrine qu'elle enseigne, a cependant dit : « Une théorie exclusive de solidisme ou d'humorisme est un « contre-sens pathologique, comme une théorie dans laquelle « on mettrait uniquement en jeu les solides ou les fluides en « serait un physiologique. »

(*Note* 3.) Cette opinion est devenue celle des médecins qui se disent médecins physiologistes, qui font ce qu'ils appellent la médecine physiologique, en un mot, des médecins de la nouvelle école.

(*Note* 4.) Ce mode de traitement favorise les efforts salutaires de la nature.

(*Note* 5.) Lorsque la maladie n'est point mortelle, ce moyen retarde la convalescence ; lorsque la maladie est mortelle, il accélère sa terminaison fatale. Aussi a-t-il été proscrit du traitement de la fièvre jaune par les médecins les plus recommandables qui ont observé cette maladie. Ce qui a pu en imposer sur les bons effets qu'on croyait en retirer, c'est qu'il calme les symptômes qui constituent le premier temps de la maladie; mais il ne produit ce résultat qu'en diminuant les forces, qu'en diminuant la vie......

(*Note* 6.) Quel que soit le mode de traitement avec lequel

on triomphera un jour de la fièvre jaune, ce ne sera jamais qu'en y recourant avec une grande activité.

(*Note* 7.) Sur combien? L'auteur devait le dire : un médecin dont la pratique serait un peu étendue pourrait en perdre davantage en un jour.

(*Note* 8.) Peut-être est-ce moins d'un grand savoir que d'une grande témérité qu'il faut attendre le meilleur mode de traitement qui convient à la fièvre jaune.

(*Note* 9.) Un certain degré de température étant un des élémens de la cause ou des causes productrices de la fièvre jaune, les bains froids, en diminuant la température du corps, exercent une influence salutaire sur cette maladie.

(*Note* 10.) Pour faire de l'eau tiède, sans doute. Et nous aussi, nous avons vu recourir à cette ridicule comparaison thérapeutique. En médecine, il ne faut s'étonner de rien.

(*Note* 11.) L'opium, en enchaînant la sensibilité, retarde la marche de la maladie. C'est sous ce rapport que sa combinaison avec d'autres moyens pourrait être avantageuse.

(*Note* 12.) En général, les excitans cutanés ne sont pas d'une grande utilité.

(*Note* 13.) Malheureusement il en est de même dans toutes les épidémies.

(*Note* 14.) C'est la méthode des docteurs espagnols Bobadilla et Lafuente, que les médecins français pourraient revendiquer en faveur de leur compatriote Lefoulon. Nous l'exposerons ailleurs, ainsi que les modifications dont nous la croyons susceptible.

(*Note* 15.) Administrés au point de déterminer un léger état d'ivresse, ils agissent à la manière de l'opium, c'est-à-dire, en retardant la marche de la maladie. (*Vide suprà.*)

(*Note* 16.) Les calmans allègent les symptômes de la maladie, mais n'exercent sur sa marche qu'une influence peu marquée.

(*Note* 17.) Dans la fièvre jaune, comme dans beaucoup d'autres maladies, c'est moins par la nature des moyens employés que par celle des cas de la maladie, qu'il faut chercher à expliquer les succès et les revers des médecins.

(*Note* 18.) Le kinkina étant le spécifique de certaines fièvres avec lesquelles la fièvre jaune a la plus grande analogie (nous voulons parler des fièvres dites pernicieuses), on pouvait prévoir cette influence salutaire du kinkina dans la fièvre jaune.

(*Note* 19.) Dans le second temps de la maladie, non seulement l'efficacité du kinkina est diminuée, mais elle est tout-à-fait nulle, l'absorption du médicament ne pouvant plus se faire. Quel est donc le but des médecins qui l'emploient à cette époque de la maladie? Cette pratique n'est pas du tout physiologique.

(*Note* 20.) Les connaissances médicales sont devenues moins rares dans l'Archipel; mais en est-on beaucoup plus avancé pour ce qui concerne le traitement de la fièvre jaune? Il serait, certes, fort difficile de se le persuader.

Ces notes de M. Guyon, eu égard au temps et aux circonstances où elles sont produites, ne peuvent manquer de donner lieu à plus d'un genre de réflexions. Avant de faire connaître les nôtres par la voie qui a servi à M. Guyon, nous avons voulu attendre la fin de l'hivernage, c'est-à-dire, l'entière cessation d'une épidémie terrible; nos lecteurs, sans que nous en disions ici la raison, la devineront de reste, et plus d'un, sans nul doute, nous en saura gré.

Nous ne nous arrêterons point à toutes ces

notes, nous ne les examinerons point, non plus, dans l'ordre où elles sont placées; il nous suffira d'analyser les principales, à mesure que l'occasion s'en présentera, afin d'en faire ressortir l'esprit et la valeur réelle. Comme toutes sont manifestement écrites dans le double but de décrier l'emploi de la saignée, et de justifier celui du kinkina dans le traitement de la fièvre jaune, c'est à l'examen de ce point principal de la question que nous allons plus spécialement nous attacher, et il mérite la plus sérieuse attention.

Ces deux puissans moyens thérapeutiques, en effet, la saignée et le kinkina, ayant une action diamétralement opposée sur l'économie animale, il s'en suit que si, dans un cas donné de fièvre jaune, l'un soulage, allège les douleurs et guérit, l'autre, dans le même cas, fatigue, accable et tue.

Il s'est opéré, depuis vingt à vingt-cinq ans, une grande révolution en médecine : elle est le résultat de l'étude plus générale et mieux approfondie de l'anatomie, de l'anatomie pathologique surtout, et de la physiologie. La doctrine fondée sur la connaissance de ces deux parties, si intimement liées entre elles, se nomme médecine physiologique, et cette doctrine est devenue générale dans l'enseignement et dans la pratique. C'est elle cependant que M. Guyon fait profession d'estimer si peu. Adonné par goût

à l'étude des sciences naturelles dont il suit les progrès, il semble vouloir rester étranger à ceux de la doctrine médicale, ou plutôt il partage contre elle les préventions qu'elle inspire aux vieux médecins qui n'aiment point à avoir à *désapprendre*.

Les médecins de la nouvelle école, ainsi que les appelle M. GUYON, n'imaginent point une maladie sans lésion d'un ou de plusieurs organes, et ils voient dans toutes les fièvres, quels que soient leurs types, une irritation, une inflammation de la membrane muqueuse de l'estomac, de l'intestin, etc.; et c'est ainsi qu'ils considèrent la fièvre jaune. Nous verrons plus tard que cette maladie offre des lésions de la même nature sur bien d'autres points. M. GUYON ne veut rien voir de semblable dans la fièvre jaune. Il se la représente comme un être *isolé* de la matière, comme un être *malin*, répandu dans tout le système, sans affecter aucun organe en particulier. C'est une fièvre pernicieuse qui n'a son siége nulle part, une altération, une atteinte profonde portée au principe vital, à la force qui préside à la vie. En un mot, M. GUYON dont nous venons, si notre mémoire nous sert bien, de rendre les idées, et, en quelque sorte, les expressions sur la nature de la fièvre jaune, réalise de pures abstractions. Trompé sur

les apparences des symptômes, et confondant l'oppression qui se montre avec des phénomènes à peu près semblables à ceux qui caractérisent la diminution des forces, il n'a vu d'indication première à remplir dans le traitement de la fièvre jaune, que celle de relever les forces par l'usage du kinkina.

Les succès de ce remède, dans des fièvres que M. Guyon regarde comme analogues à la fièvre jaune, et par *extraordinaire* peut-être, dans quelques cas de la fièvre jaune même, et le non succès de la saignée dans quelques autres cas, auront contribué, sans doute, à former son opinion, et cette opinion sur la vertu du kinkina paraissait être chez lui, au commencement de l'épidémie, une véritable conviction.

Ses rapports de service et ses liaisons avec un grand nombre d'Européens récemment arrivés; ses connaissances variées, son ton réservé et sentencieux; son nom enfin, que nous avions nous-même proposé à l'admiration publique et aux récompenses du gouvernement, pour un acte admirable de dévoûment, tout, dans M. Guyon, semblait fait pour inspirer la confiance à ce qui l'entourait; *un cas heureux*, au début de l'hivernage, parut y mettre le comble.

Dès lors il ne fut plus question, dans certains quartiers, que du kinkina; c'était l'antidote assuré

de la fièvre jaune, et celui qui le proposait, naturellement, le médecin par excellence. La saignée devint *en abomination*, et les médecins qui la prescrivaient.......... Vraiment ces pauvres médecins eurent un rude moment à passer! Mais il ne fut pas de longue durée; bientôt l'occasion, ou plutôt la nécessité d'agir sur une grande échelle se présenta; on eut une médecine de comparaison, et alors les choses se présentèrent à tous les yeux sous leur véritable point de vue. Ceux qui ne tombèrent pas tout d'abord victimes de leur engoûment; ceux-là même qui s'étaient montrés si aveuglément passionnés pour le kina, et si cruellement prévenus contre la saignée, s'en remirent de leur sort à ces mêmes médecins qui ne voyaient de salut pour eux que dans la saignée.

Cette conversion, en sens contraire, dans l'opinion qui exaltait le kinkina, était inévitable, et nous l'avions hautement prédite au fort même de son triomphe éphémère.

Toutes les opinions peuvent fournir matière à controverse, et la plus fausse, comme on le voit tous les jours, peut obtenir une vogue passagère. Mais l'opinion qui porte sur le plus grand intérêt de l'homme ici-bas, son existence, quand elle peut être vérifiée par les faits, ces faits dont dépend la vie ou la mort étant à la portée de

toutes les capacités, cette opinion est en définitive jugée par tous, pour ce qu'elle est, fausse ou vraie.

Les faits qui ont fixé invariablement ici, dans tous les esprits, la valeur du kinkina et celle de la saignée sont hélas! trop nombreux. Par eux, il est démontré que les trois quarts de ceux qui ont été saignés dans la fièvre jaune guérissaient, et que le kinkina, employé même au début de la maladie, produisait généralement les plus funestes effets.

A l'appui de son traitement, M. Guyon cite deux médecins espagnols et un médecin français, qui ont administré le kinkina à haute dose, au début de la fièvre jaune [1]; soit: mais que prouvent ces quelques exemples? des succès? on n'en dit rien, et, certes, pour cause. Il n'est pas toutefois, que des personnes auxquelles on a administré le kinkina au début de la fièvre jaune n'aient été guéries de cette maladie; on a aussi des exemples de guérison par les stimulans dans d'autres maladies que la fièvre jaune, également sténiques ou inflammatoires. Par exemple, dans les pneumonies, par les sudorifiques, et autres excitans; dans un rhume, un catarrhe, par du punch, du vin chaud; dans certains flux dysentériques, par une débauche de table, etc.;

[1] Note 14.

mais que prouvent aussi ces guérisons dues à un jeu de hasard? Les médecins vraiment praticiens qui ne les ignorent pas, traitent-ils leurs malades par les moyens violens qui les ont opérés? Ils s'en garderont bien, parce qu'il leur est démontré qu'en somme, les revers éprouvés par ce traitement incendiaire et empirique, l'emportent de beaucoup sur les succès.

Tel qui a impitoyablement bourré de kinkina ses pauvres malades, et qui ne les a pas tous perdus, n'est donc nullement en droit d'attribuer à ce remède le salut du petit nombre de ceux qui y ont survécu; parce que, comme dans d'autres maladies, la force vitale est quelquefois assez puissante, dans ceux qui sont atteints de la fièvre jaune, pour résister au remède et à la maladie tout ensemble. Enfin il ne s'agit point de savoir si on ne guérit absolument jamais de la fièvre jaune traitée par le kinkina, mais si les guérisons obtenues par la saignée qu'on rejette, et une méthode de traitement contre laquelle on déclame, pour s'en tenir obstinément à un système de médication désavoué par la théorie, et détruit par l'expérience, si, disons-nous, ces guérisons ne sont pas plus nombreuses que celles qu'on attribue au kinkina : voilà la question.

Le kinkina, ingéré dans l'estomac au premier temps de la maladie, sous quelque forme que ce

soit ou donné en lavement, produit généralement un grand malaise et beaucoup d'anxiétés. Par fois il provoque le vomissement, il est rejeté avec violence, et il agit alors comme émétique; or, selon M. GUYON et selon nous aussi, les émétiques *aggravent la maladie.* [1] Dans tous les cas, le kinkina augmente l'irritation, exaspère les symptômes, accélère la congestion cérébrale, et il n'est pas sans exemple que, sous son influence, des malades aient été précipités au tombeau en peu d'heures.

Mais, dit M. GUYON, *dans la fièvre jaune, comme dans beaucoup d'autres maladies, c'est moins par la nature des moyens employés que par celle des cas de la maladie, qu'il faut chercher à expliquer les succès et les revers des médecins.* [2]

La *nature* d'une maladie *donnée*, de la fièvre jaune, par exemple, est *une* dans tous les cas; elle ne diffère, dans les différens sujets qu'elle attaque, que par ses degrés de violence et de gravité, et cette violence et cette gravité sont en raison des prédispositions individuelles, de la nature et de la multiplicité des causes, etc. Or, en principe, et en principe incontestable, la *nature* d'une maladie détermine aussi celle des moyens

[1] Note 1re.

[2] Note 17.

qu'il convient de lui opposer. La fièvre jaune et toutes les maladies graves qui ont un *caractère tranché*, exigent en général les mêmes moyens de traitement, mais modifiés et proportionnés à la gravité relative des *cas* de la maladie. Ceux qui regardent la fièvre jaune comme une maladie éminemment sthénique ou inflammatoire de sa *nature*, la combattront par les anti-phlogistiques et surtout par la saignée, à son début même; ceux qui la considèrent, au contraire, comme une *asthénie*, comme une fièvre *pernicieuse adynamique*, etc., emploîront contre la fièvre jaune les toniques, et surtout le kinkina, aussi au début même. Mais ces modificateurs puissans de l'économie, ces moyens de traitement doivent infailliblement amener des résultats conformes à leur nature, c'est-à-dire, dans un cas semblable, des résultats diamétralement opposés, comme ils le sont eux-mêmes. Donc il n'est pas vrai que, dans la fièvre jaune, comme dans beaucoup d'autres maladies, c'est moins par la *nature* des moyens thérapeutiques, que par celle des *cas* de la maladie, qu'il faut chercher à expliquer les succès et les revers des médecins. Les succès seront toujours pour celui qui, toutes choses égales d'ailleurs, et dans un même *cas donné* de maladie, emploîra la méthode de traitement la plus conforme à la nature de cette maladie.

Cette proposition, malgré la forme *dubitative* sous laquelle elle est émise, laisse percer l'idée de son auteur, et cette idée, on la retrouve dans la note 8, où la *témérité* est indiquée comme peut-être le meilleur mode de traitement qui convient à la fièvre jaune. Ces propositions sont écrites en désespoir de cause, et décèlent le mécontentement intérieur qu'on éprouve contre les moyens qu'on a opposés à la fièvre jaune. Aucune assurément ne viendrait à l'esprit d'un médecin qui peut, à juste titre, s'applaudir des moyens et de la méthode qu'il oppose à une maladie.

Quoi qu'il en soit, admettez dans sa généralité et sans distinction, cette assertion de M. Guyon, et il n'y a plus ni louanges pour les succès, ni blâme pour les revers. Ceux qui exercent notre profession, si difficile, si fort au-dessus de la portée du plus grand nombre, sont tous rangés sur la même ligne. Qui en effet décidera que les revers doivent moins être attribués à la *nature* des moyens employés, qu'à *celle des cas de la maladie?* Qui se constituera juge en pareil cas? Si vous substituez à une méthode raisonnée de traitement et au témoignage des résultats, le sens de la proposition que nous examinons, à quel signe certain distinguerez-vous l'homme qui est véritablement médecin, d'avec celui qui

n'est qu'un charlatan empirique? Si on objecte à celui-ci ses revers, sa réponse est toute prête : il vous dira hardiment qu'il les doit, ces revers, moins à la *nature* des moyens qu'il a employés, qu'à *celle des cas de la maladie*. En vain l'autre voudrait se prévaloir et s'honorer de ses succès; si nombreux et si éclatans qu'ils soient, on pourra toujours lui dire : vos succès, vous les devez moins à la *nature* de vos moyens et de votre prétendue méthode, qu'à *celle des cas de la maladie*. . . . .

C'est toujours par les résultats qu'on juge de la bonté ou du vice d'une méthode ou d'un remède employé dans le traitement d'une maladie, et cette règle de jugement établie, non d'après quelques exemples particuliers, mais d'après la comparaison d'un grand nombre de cas, est tout à la fois la seule possible et équitable.

Peut-être, dit M. Guyon, *est-ce moins d'un grand savoir que d'une grande* TÉMÉRITÉ *qu'il faut attendre le meilleur mode de traitement qui convient à la fièvre jaune.*[1]

Eh! en quoi consisterait ce meilleur mode de traitement plutôt fondé sur une grande témérité que sur un grand savoir? Le vrai savoir d'un médecin, dans le traitement de la fièvre jaune et de toute autre maladie grave, consiste à apaiser

[1] Note 8.

la douleur, à calmer l'irritation, et à rendre l'organe ou les organes malades à leur état normal. Serait-ce donc exercer la médecine, que d'administrer *inconsidérément* et avec *une imprudente* hardiesse tel ou tel médicament violent, selon la dénomination ou l'idée qu'on s'en forme? Et se livrer à une *grande témérité* dans le traitement d'une maladie, n'est-ce pas réellement justifier cette satyre du praticien qui frappe en aveugle sans savoir s'il atteindra le malade ou la maladie? Il n'y a point, il ne peut y avoir de témérités heureuses en médecine, si ce n'est par hasard et par exception; et il n'y a qu'une méthode rationnelle de traitement, qui puisse l'être. Qu'au métier de la guerre, qui repose sur des combinaisons variables et accidentelles, une grande témérité l'emporte parfois sur le grand savoir et l'habileté d'un général, on le conçoit, et on en cite quelques exemples. Mais à la guerre même, la plus grande témérité ne comptera jamais que des succès de circonstances, et c'est en définitive le grand savoir et l'habileté qui obtiendront des triomphes, et des triomphes constans. Cela est plus vrai, ou plutôt c'est la seule chose vraie en médecine, que les succès seront toujours en faveur d'un traitement dirigé par un grand savoir médical. Dire qu'on peut attendre *d'une grande témérité* le meilleur mode

de traitement qui convient à la fièvre jaune, plutôt que d'un grand savoir, c'est donc dire une chose....... pour le moins bien étrange.

Mais *en médecine*, dit M. GUYON, *il ne faut s'étonner de rien.* [1]

Il en serait lui-même ici une assez bonne preuve : qui en effet se serait jamais attendu de sa part à cette pitoyable pointe? *Pour faire de l'eau tiède, sans doute.* Il n'est point de praticien, à quelque doctrine ou école qu'il appartienne, qui n'ait, dans les vives irritations cérébrales, fait usage avec des succès plus ou moins marqués, d'affusions d'eau froide sur la tête, en même temps que les parties inférieures sont plongées dans un bain d'eau chaude. Cette pratique est de tous les temps et de tous les lieux, et elle repose sur la plus simple observation. Mais il est peu de moyens thérapeutiques, d'ailleurs, dont on rende plus facilement raison que de celui-là. Ce double moyen, simultanément employé, amortit la congestion qui a lieu vers la tête, en même temps qu'il diminue la sur-excitation des organes qu'elle renferme. Cette loi connue des révulsions, remonte à Hippocrate, qui l'observa le premier, et l'exprima par les deux axiômes suivans, que tous ses disciples savent par cœur. *Ubi stimulus, ibi affluxus*; *duobus doloribus*

[1] Note 10.

simùl abortis, vehementior obscurat alterum. Les médecins qni sont venus après ce grand homme, et ont reconnu la vérité de ces axiômes, bases de la physiologie et de la pathologie, en ont fait l'application à leur pratique. A son exemple, ils ont prescrit des topiques irritans et ont osé aussi, dans des cas extrêmes, recourir au fer et au feu. En multipliant ainsi au loin artificiellement des points de souffrance, on modère l'impétuosité des mouvemens produits par une trop forte irritation organique. La nature indique elle-même l'utilité de ces grands moyens de révulsion. Dans les maladies graves, et quelquefois dans la fièvre jaune même, les parotides, les escharres au sacrum, les excoriations aux bourses (elles ont été fréquentes dans l'épidémie de 1825), les tumeurs inflammatoires sur les diverses parties extérieures du corps, sont d'un augure favorable, et leur apparition qui est toujours plus ou moins douloureuse, est généralement marquée par un mieux-être sensible. L'action de ces tumeurs, de ces plaies nous paraît analogue à celle des vésicatoires, des sinapismes, etc. Ce sont de véritables révulsifs : ils rappellent sur les régions où elle est sans danger, une plus grande activité vitale, et font que celle qui était en excès et par-là même dangereuse sur un ou plusieurs viscères, en est d'autant diminuée.

Aux sentences d'Hippocrate et aux conséquences pratiques que les médecins de tous les temps en ont déduites, M. Guyon oppose cette autre sentence : « *En général, les excitans cutanés ne sont pas d'une grande utilité.* [1] » Ainsi, les médecins auront désormais à choisir entre ces deux autorités.

Les vins généreux, dit M. Guyon, *administrés au point de déterminer un certain état d'ivresse, agissent à la manière de l'opium, c'est-à-dire, en retardant la marche de la maladie.* [2]

Nous ne pouvons croire que ce soit par expérience que M. Guyon parle ainsi de l'effet des vins. Dans la fièvre jaune, les malades ont une aversion extrême pour toute espèce de vin, et cette aversion est absolue et générale, de telle sorte que sur plusieurs milliers d'hommes traités de la fièvre jaune, à l'hôpital du Fort-Royal, depuis huit ans, nous n'avons peut-être pas vingt exceptions à faire. Le vin répugne même encore à plusieurs qui en avaient l'habitude avant de tomber malades, et qui sont déjà en pleine convalescence. Cette aversion insurmontable du vin est un des caractères qui distinguent la fièvre jaune de toutes les autres fièvres, et surtout de la fièvre dite *pernicieuse*, avec laquelle on veut

[1] Note 12.

[2] Note 13.

lui trouver de l'analogie.[1] Nous avons, dans le cours de notre longue pratique en Europe, et ici même, eu occasion de traiter un certain nombre de fièvres dites *pernicieuses*. Dès le début, pour ainsi dire, de la maladie, il y a affaissement général, pâleur, dépression des traits, petitesse et mollesse du pouls, insensibilité des extrémités qui sont recouvertes d'une sueur froide; visqueuse. Le kina, le vin, le punch au Madère, et tous les excitans, sont facilement supportés par l'estomac, et ils sont éminemment indiqués dans cette maladie. Les paroxismes sont assez marqués dans la fièvre dite *pernicieuse*. Il y a rémission et même intermission. Or, rien de semblable ne s'observe dans la fièvre jaune, qui n'a dans son cours, à proprement parler, que deux temps. Un médecin qui a un peu d'habitude-pratique, et qui a vu la fièvre jaune et la maladie décrite par Torti d'abord, et ensuite par le docteur Alibert, ne les confondra jamais.

L'opium, dit M. Guyon, *en enchaînant la sensibilité, retarde la marche de la maladie. C'est sous ce rapport que sa combinaison avec d'autres moyens pourrait être avantageuse.*[2]

Sur l'éloge qu'en ont fait quelques médecins anglais nous avons administré, au début de notre

[1] Note 18.

[2] Note 11.

pratique ici, l'extrait d'opium uni au calomélas, et il nous a fallu y renoncer. Nous l'avons aussi essayé seul sous toutes les formes et à toutes les doses, dans ces momens où il semble aux malades que quelques heures de sommeil les guériraient, où ils en expriment si énergiquement le besoin par ces exclamations : *que je voudrais bien dormir! faites-moi dormir!* et il n'a jamais produit, dans cet état où l'irritation domine encore, aucun avantage. Le malaise, au contraire, s'en augmentait; son action excitante explique assez cet effet.

Un usage convenable et continué de la méthode anti-phlogistique diminue bien plus sûrement l'insomnie, en calmant l'irritation et la douleur dont elle est l'effet. Ce n'est que sur la fin de la maladie, ou au commencement de la convalescence, lorsque l'irritation a fait place à une grande faiblesse, que l'opium procure quelquefois un sommeil agréable. Mais il en est de même à la suite des maladies graves et douloureuses, où l'opium donné à propos produit *des nuits délicieuses*, que les pauvres malades témoignent par ces expressions : *j'ai passé la nuit dans le paradis.* Nous donnons, dans ce cas, l'extrait d'opium gommeux uni au musc, dans la proportion de trois à un.

[1] Note 11.

L'opinion que la fièvre jaune est une maladie inflammatoire, est devenue, dit M. Guyon, *celle des médecins qui se disent physiologistes, qui font ce qu'ils appellent la médecine physiologique, en un mot, des médecins de la nouvelle école.*[1]

Cette opinion a été celle de presque tous les médecins anglais, et d'un grand nombre de médecins français, dès le commencement même où cette maladie a été observée, et il n'a fallu, *aux femmes de couleur et autres*, que de ne point se refuser à l'usage de leurs sens pour partager l'opinion des médecins. Nous ignorons si aucuns médecins de cette ville ou autres de la Martinique se disent *médecins physiologistes*, ou si c'est une charité que leur prête M. Guyon : le mérite n'exclut pas toujours la fatuité *ni la malignité*. Quoi qu'il en soit, pratiquer la médecine d'après la connaissance des parties qui constituent l'homme, des lois qui régissent l'économie de son être, des causes qui dérangent ou intervertissent ces lois et cette économie, des moyens propres à détruire ces causes, et à rétablir l'équilibre rompu, c'est ce qu'on appelle faire *la médecine physiologique*. Or en quoi, nous le demandons, cette *médecine* peut-elle mériter l'animadversion ou la dérision d'un médecin? Peut-on nier la certitude de la physiologie? Mais si les causes

[1] Note 3.

de plusieurs phénomènes, tant en santé qu'en maladie, sont encore inconnues, les phénomènes eux-mêmes ne le sont pas, et la physiologie est incontestablement la plus riche de toutes les sciences en faits vérifiés par l'observation. Voilà ce que croient les médecins de la nouvelle école; comme le médecin célèbre qui en est le fondateur en France, ils sont tous bien convaincus qu'autant l'art de guérir, exercé d'après les principes que nous venons d'exposer, est précieux à l'humanité, autant il lui est funeste quand on les ignore, qu'on s'en écarte ou qu'on les méprise, pour se livrer à un éclectisme affecté, ou à la fantasque inspiration du moment.

Un certain degré de température étant un des élémens de la cause ou des causes productrices de la fièvre jaune, les bains froids, en diminuant la température du corps, exercent une influence salutaire sur cette maladie. [1]

Si les bains froids diminuaient la température du corps, également à la périphérie et à l'intérieur, ils exerceraient, sans contredit, une influence salutaire sur la fièvre jaune, parce que la chaleur est en excès partout. Mais lorsque le corps est tout entier et à la fois plongé dans un bain froid, il n'en est point ainsi. Les bains froids, dans ce cas, déterminent un refoulement subit des forces

[1] Note 9.

vitales et du sang sur les viscères déjà irrités par toutes les causes qui exaltent l'action sanguine. Ce refoulement produit, sur le malade, une anxiété, une angoisse inexprimable; et un *raptus* ou concentration plus ou moins considérable sur un ou plusieurs organes essentiels, en est l'effet immanquable. Nous avons été témoin de cet effet d'un bain froid dans un cas dont l'issue fut rapidement fatale. Lorsque la chaleur du corps est considérable, les bains et les ablutions d'eau tiède procurent par l'évaporation, c'est-à-dire, par une soustraction effective du calorique sur tous les points de la périphérie, un rafraîchissement sensible et agréable. Leur action est généralement suivie de détente et d'une douce diaphorèse. Employés à propos, les bains et les affusions tièdes sont donc un des moyens auxiliaires propres à combattre la fièvre jaune. Nous y avons fréquemment recours, et notre expérience nous permet d'en recommander l'usage avec confiance.

Quel que soit le mode de traitement avec lequel on triomphera un jour de la fièvre jaune, ce ne sera jamais qu'en y recourant avec une grande activité. [1]

Ici nous sommes tout-à-fait d'accord avec M. Guyon, et jamais, assurément, aucune autre maladie n'exigea de plus prompts et plus puissans

[1] Note 6.

secours. On est surtout bien pénétré de cette vérité par les désordres organiques trouvés dans les cadavres de ceux qui succombent à cette maladie, même en très-peu de jours : mais on néglige malheureusement beaucoup trop *le seul moyen* de connaître *la nature et le siége* de la fièvre jaune. La pratique se ressent de cette négligence, et on traite encore trop généralement cette terrible maladie, comme on traite toutes les autres, par l'eau de poulet, de casse, de tamarin et autres boissons semblables. Cependant la maladie s'avance à pas de géant, si on peut le dire; l'estomac, le foie, la rate, les poumons, les vaisseaux de la tête, gorgés de sang, s'affaissent et succombent désorganisés sous le poids d'une congestion et d'une inflammation méconnues.

Alors ceux qui ont si habilement conduit la maladie, en sont réduits à dire qu'on ne *guérit* jamais de la fièvre jaune; les résultats de leur pratique les forcent à cet aveu cruel; et telle est la force de cette pratique routinière et absurde, que l'évidence des faits ne saurait la détruire entièrement.

Il n'y a point de spécifique contre la fièvre jaune; il n'y en a, à bien dire, contre aucune maladie. Les ignorans et les charlatans seuls en possèdent pour toutes, si on les en croit. C'est par une méthode raisonnée, par l'emploi

simultané ou successif de moyens divers que les médecins combattent toutes les maladies. Car il n'y a point d'ailleurs de thérapeutique non plus que de triomphes absolus pour tous les cas de maladie. Il y a de ces maladies qui se jouent tout à la fois et de la science et de l'habileté du médecin, et des efforts de la nature, et des ressources de la vie, et la fièvre jaune compte parmi ces maladies-là pour sa trop bonne part. Celui qui, dans le traitement de la fièvre jaune, aura par comparaison avec plusieurs autres, sauvé le plus grand nombre de malades, celui-là sera donc censé avoir *triomphé* de cette maladie. Le mot *triompher* ne peut point avoir raisonnablement d'autre signification ici, et M. Guyon n'a pas prétendu peut-être qu'on *triomphera un jour de la fièvre jaune*, dans tous les cas. Dans cette supposition, si elle n'était une chimère, il resterait un immense pas à faire à ceux qui traitent la fièvre jaune, et plus particulièrement à quelques-uns d'eux; car si on en croit M. Guyon, quoique *les connaissances médicales soient devenues moins rares dans les Antilles, on n'en est pas plus avancé dans le traitement de la fièvre jaune.*[1]

Il résulte des tables de mortalité recueillies à diverses époques et dans des lieux différens,

[1] Note 20.

qu'autrefois les neuf dixièmes des Européens atteints de la fièvre jaune, succombaient à cette maladie. Or, si telle est encore aujourd'hui la proportion des morts aux malades *traités d'une certaine manière*, il n'en est heureusement plus ainsi, et à beaucoup près, lorsque ces malades sont traités d'une manière opposée à celle-là, et nous en offrirons tout à l'heure la preuve la plus authentique. Donc on est plus avancé aujourd'hui dans le traitement de la fièvre jaune aux Antilles, qu'on ne l'était autrefois. Combien il est fâcheux de ne pouvoir s'avouer cette vérité, et pour soi et pour ceux que l'on traite! Que les connaissances sont peu de chose dans un médecin, si elles ne se rapportent à l'objet essentiel, la médecine pratique; en effet, l'esprit ni la science n'ont jamais suffi pour faire un bon médecin ou un bon ouvrage de médecine : voyez *ces romans* que des hommes pleins d'esprit et de connaissances d'ailleurs nous ont, dans ces derniers temps, donnés sur la fièvre jaune! Et ce ne sont pas vraisemblablement les derniers que nous aurons sur cette maladie, tant est grande aujourd'hui chez quelques hommes la manie d'écrire et de faire parler de soi!

Dans le second temps de la maladie, dit M. Guyon, *non seulement l'efficacité du kinkina est diminuée, mais elle est tout-à-fait nulle; quel est donc le but des médecins qui l'emploient?*

Cette pratique n'est pas du tout physiologique.[1]

Il y a, dans la première partie de cette note, un énorme faux supposé, savoir, l'efficacité du kinkina dans la première période de la maladie. Le kinkina et les autres stimulans employés au début de la maladie, dans la vue de fortifier, non seulement ne fortifient pas, mais ils augmentent l'anxiété, l'affaissement, la prostration, et non seulement le kinkina, en particulier, n'a alors aucune efficacité, mais il est, après la cause qui a déterminé la maladie, le moyen le plus propre à l'aggraver. Son emploi, nous ne cesserons de le répéter, ne peut supporter l'épreuve du raisonnement, et encore moins celle des faits. Introduire dans l'estomac, à quel temps d'une maladie que ce soit, des substances médicamenteuses ou alimentaires que cet organe rejette, ou qui ne soient point assimilées, est une pratique contraire au bon sens même, et n'est par conséquent pas du tout physiologique. Cette pratique peut bien être celle de quelques hommes qui exercent malheureusement la médecine, mais elle n'est point celle d'un médecin, et surtout d'un médecin qui compte parmi les physiologistes. Quelques-uns de ceux-ci auraient-ils, comme le donne à entendre M. Guyon, insisté sur l'usage du kina au second

[1] Note 19.

temps de la fièvre jaune, lorsque ce remède est repoussé ou n'est point du tout absorbé? C'est ce que nous ignorons absolument. Que si pourtant, en parlant de kinkina administré dans la seconde période, M. Guyon a entendu aussi la kinine, nous passons condamnation sur le fait de son emploi par nous; mais nous verrons tout à l'heure jusqu'où M. Guyon est dans l'erreur ou l'ignorance sur l'effet de ce dernier médicament, qu'il n'eût au reste tenu qu'à lui de vérifier au lit même des malades.

Quoi qu'il en soit, il arrive souvent dans le cours d'une phlegmasie grave, aiguë, un moment où il semble également inutile, dangereux même de chercher à relever les forces abattues, ou de continuer à débiliter le malade; et ce point difficile et délicat se présente plus particulièrement dans la fièvre jaune. Mais il se présente souvent dans la seconde période de cette maladie, un état plus fâcheux encore, plus affligeant : c'est celui où l'estomac, même dans l'état de vacuité, se soulève sans cesse, rejette par le vomissement tout ce que l'on tente d'y introduire, les boissons les plus douces, l'eau sucrée gommée, celles que le malade appète le plus, et où toute espèce de révulsion, toute espèce de médication, en un mot, est de nul effet. Le médecin ici semble condamné à n'être plus que le triste témoin

d'une lutte où la nature défaillante est prête à succomber, sans que l'art puisse même en retarder le moment fatal.

Tous les médecins qui ont traité la fièvre jaune ont infailliblement eu de ces *cas désespérans*, où après avoir vainement essayé de tous les moyens possibles, il leur a fallu, comme nous, se résigner à la douloureuse nécessité de ne plus rien faire et d'attendre....... Cependant le malade ne souffre plus, si ce n'est dans l'acte du vomissement; la peau n'est ni chaude ni sèche, le pouls est la plupart du temps naturel, la soif est peu considérable; la langue reste sale dans son milieu et rouge dans son pourtour, ou bien elle est rouge dans toute son étendue, et le sang en sort par exsudation; il y a même quelquefois hématémèse. En général il y a constipation; l'estomac, malgré l'exhalation sanguine et ces symptômes divers, semble exempt de tout travail phlegmasique. Son état est celui de l'indolence et de l'inertie, suite naturelle de l'irritation et de la douleur; cet organe est visiblement tombé dans l'*asthénie*. Mais si l'asthénie, consécutive à l'irritation, à une vive irritation, est trop souvent la cause de la désorganisation du viscère qui en est le siége, ou d'un autre qui est sympathiquement lié avec lui, il est vrai pourtant qu'il n'en est heureusement pas toujours ainsi, ou au moins

que l'altération n'est pas irrémédiable; et cela est vrai quand surtout cette irritation a été combattue à temps, et par des moyens convenables; et c'est alors seulement, sans doute, qu'il est encore permis d'espérer quelques succès des stimulans. Nous en avons pendant six ans essayé un grand nombre, et l'estomac s'est montré réfractaire à tous sans exception. Or, il n'y avait pourtant pas toujours désorganisation de ce viscère.

Enfin, employant depuis trois ans le sulfate de kinine dans le traitement de toutes les fièvres, et obtenant les plus constans et les plus heureux résultats de ce précieux médicament, l'idée, à la réapparition de la fièvre jaune, nous est naturellement venue d'y recourir, comme à la seule ancre de miséricorde. Ses effets ont surpassé les espérances que nous avions osé en concevoir. Nous l'avons administré à la dose de deux grains et demi à trois grains, étendu dans la moindre quantité d'eau possible, et l'estomac l'a gardé. Cette dose a été répétée toutes les deux ou trois heures, et les vomituritions sont devenues plus rares et ont cessé tout-à-fait. L'absorption ou plutôt la digestion de ce remède est instantanée; le malade, aussitôt qu'il l'a avalé, ressent, d'après son propre dire, dans la région épigastrique, une douce chaleur qui irradie et se communique sympathiquement aux autres viscères.

Sous l'action du sulfate de kinine continué pendant deux, trois et quatre jours, et donné trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures, l'exhalation sanguine cesse, et la langue, encore sale dans son milieu, se déterge, se recouvre d'un mucus blanchâtre, et revient à son état naturel.

Ce médicament relève ici très-promptement l'énergie de l'estomac, réveille l'appétit et ravive la nutrition. Par son influence sur les autres organes, il les fait bientôt entrer en participation des qualités qu'il vient de recouvrer; toutes leurs fonctions respectives se réveillent, se raniment, s'exécutent, et le malade entre en convalescence.

L'amertume de la kinine, même délayée dans la moindre quantité d'eau possible, ainsi qu'elle doit l'être, n'a rien qui déplaise au goût des malades, et il n'y en a pas un sur vingt qui répugne à la prendre; tandis que pas un sur vingt ne supporte le kinkina, sous quelque forme que ce soit. Et ici encore, on ne saurait trop déplorer l'aveuglement, l'entêtement de ces médecins qui continuent à prescrire le kinkina au lieu de la kinine, quand il est bien reconnu que celle-ci possède au plus haut degré, dans tous les cas, les vertus de ce médicament, sans en avoir, dans aucun, les inconvéniens. N'est-ce pas encore le cas de dire, avec M. Guyon, qu'*en médecine il ne faut s'étonner de rien.*

M. le docteur LUZEAU, chirurgien en chef, qui, comme nous, a fait usage de la kinine dans la dernière période de la fièvre jaune, et dans les circonstances dont nous avons fait mention, en a comme nous obtenu, dans nombre de cas, les plus heureux résultats.

Ces heureux résultats de la kinine déconcertent un peu quelques jeunes médecins, partisans trop absolus de la doctrine physiologique, au moyen de laquelle ils ont la vaniteuse prétention de vouloir tout expliquer. Comment ce remède agit-il sur l'estomac? Est-ce comme tonique, stimulant, révulsif, stupéfiant, etc. etc.? Eh! qu'importe, Messieurs, son mode d'action? Cette action salutaire, vous ne pouvez le nier, est un fait, et l'impossibilité même d'expliquer plausiblement ce fait, n'ôte rien à sa certitude.

La physiologie pathologique, et la physiologie thérapeutique, nonobstant les progrès que l'une et l'autre ont faits, dans ces derniers temps, ont encore, convenons-en franchement, leurs obscurités, leurs mystères. Mais explique-t-on la digestion?

A ce moyen de combattre la fièvre jaune dans son état le plus fâcheux, moyen qui nous manquait dans les épidémies précédentes, nous avons pu, à la fin de celle-ci, en ajouter un également nouveau, et dont nous avons obtenu

des avantages bien marqués; c'est l'eau gazeuse artificielle, c'est-à-dire, l'eau pure saturée de gaz acide carbonique, ou chargée de ce gaz autant qu'elle est susceptible d'en absorber. Parmi les divers appareils usités dans la préparation des eaux minérales artificielles, celui de M. Planche, pharmacien très-distingué de Paris, est jusqu'ici le plus parfait. C'est de cet appareil, que M. Achard possède dans sa pharmacie, que nous nous sommes servi. Avec la pompe à compression de M. Planche, qui n'est pas très-compliquée, et qu'il est si intéressant d'avoir partout et surtout aux Colonies, on peut se procurer en peu d'heures des eaux chargées de cinq à six fois leur volume de gaz acide carbonique. Cette eau artificielle, si facile à improviser, a sur les eaux naturelles qui contiennent aussi beaucoup de gaz acide carbonique, telles que celles des Pitons, par exemple, un grand avantage, celui d'être pure, puisqu'elle ne contient que le gaz acide qu'on y introduit; elle est fort agréable, en y mêlant surtout un peu de sirop; les malades que tout rebute, la demandent et la boivent avec le plus grand plaisir. Donnée toutes les deux ou trois heures par petites verrées de deux à trois onces, elle arrête les vomissemens, réveille le ton, la mobilité et l'énergie de l'estomac : son

mode d'action sur cet organe paraît être analogue à celui de la kinine. C'est de cette manière et à cette dose que nous la donnons en l'alternant avec la kinine; et c'est par l'usage de ces deux remèdes que nous avons obtenu d'heureux effets dans un grand nombre de cas, où jusqu'ici tous les autres moyens avaient échoué. Ces effets ont pour témoins les chirurgiens de la marine embarqués, qui ont suivi les visites et la pratique de l'hôpital du Fort-Royal dans la dernière épidémie; tous les chirurgiens et pharmaciens attachés à cet hôpital, tous les employés et les sœurs enfin, ces bonnes et vénérables femmes, chargées d'administrer elles-mêmes les remèdes aux malades, et qui ont mis, s'il est possible, plus de vigilance et de scrupule encore dans l'administration de ces deux-ci.

Lorsque la maladie n'est pas mortelle, dit M. Guyon, *la saignée retarde la convalescence; lorsque la maladie est mortelle, elle accélère la terminaison fatale. Aussi ce moyen a-t-il été proscrit du traitement de la fièvre jaune par les médecins les plus recommandables qui ont observé cette maladie. Ce qui a pu en imposer sur les bons effets que l'on croyait en retirer, c'est qu'il calme les symptômes qui constituent le premier temps de la maladie; mais il ne produit*

ce résultat qu'en diminuant les forces, qu'en diminuant la vie.[1]

La mort n'est point l'inévitable terme d'une maladie : le recouvrement de la santé ou la mort est un résultat conditionnel du traitement. Conduite et traitée convenablement, la maladie la plus grave aura une issue heureuse : prise et conduite à rebours, une maladie moins grave sera mortelle. Voilà ce que dit le simple bon sens, et ce que l'expérience confirme à chaque instant; et l'expérience démontre en même temps, contradictoirement à la proposition de M. Guyon, que le traitement anti-phlogistique, et, particulièrement, les émissions sanguines abondantes, en calmant les *symptômes de la maladie*, ménagent par-là les forces du malade, et loin de retarder sa convalescence, ces moyens en abrègent la durée.

Le savoir, l'amour de la vérité et de l'humanité, la modestie, etc. sont les qualités qui rendent recommandables dans notre profession; et les médecins qui possèdent au plus haut degré ces qualités, en sont aussi les plus recommandables.

Est-ce d'après cette règle, que M. Guyon apprécie les médecins qui rejètent ou conseillent l'usage de la saignée dans la fièvre jaune? Pour donner quelque poids à son jugement, qui

[1] Note 5.

paraîtra bien leste et bien hasardé, il faudrait au moins l'appuyer sur des exemples, et des exemples de comparaison. Jusque là les médecins qui traitent la fièvre jaune par des saignées, et qui savent au moins donner de bonnes raisons pour en agir ainsi, ne consentiront point, sur la simple assertion de M. Guyon, à se croire les moins recommandables. Il ne nous conviendrait pas, à notre tour, de dire que les médecins les plus distingués ont, de tout temps, recommandé la saignée dans la fièvre jaune; mais nous dirons, et nous saurions le prouver au besoin, que les trois quarts des médecins anglais qui ont, plus que ceux des autres nations, vu et étudié la fièvre jaune aux Antilles, ont fait usage de ce moyen; que la plupart des médecins français l'ont aussi employé, et que depuis le père Labat, qui a eu deux fois la fièvre jaune, et qui a été copieusement saigné chaque fois, jusqu'à nos jours, la saignée a généralement fait partie du traitement de la fièvre jaune.

Mais ces médecins qui ont de tout temps jugé les saignées nécessaires dans le traitement de la fièvre jaune, ne se sont jamais suffisamment attachés à déterminer le temps où elles doivent être faites pour être utiles, et celui au-delà duquel elles peuvent nuire. C'est indubitablement à cela qu'il faut attribuer le défaut de succès de ce grand

moyen, dans un grand nombre de cas, et c'est aussi, à cause de cela et faute de discernement, qu'on l'accuse d'*accélérer la terminaison fatale de la maladie.*

M. le Dr Rochoux, qui reconnaît la nécessité indispensable des saignées dans le traitement de la fièvre jaune, est, à notre connaissance, le premier qui ait marqué avec précision l'intervalle du temps dans lequel elles doivent être faites; c'est, selon lui, dans les soixante premières heures de la maladie; et passé ce temps, il est trop tard de recourir aux saignées générales. Nous sommes tout-à-fait de l'avis de M. le Dr Rochoux, et trois ans avant la publication de ses *Recherches sur la fièvre jaune,* nous étions parvenu, par notre propre observation, à découvrir cette vérité qu'il y consigne.

Voici, en effet, ce que nous écrivions à la fin du mois de septembre 1818, à M. le docteur Kéraudren, inspecteur-général du service de santé de la marine, en lui rendant compte de l'épidémie qui sévissait alors : « Ai-je pu saigner « sur-le-champ une, deux et même trois fois, « sur cinq malades quatre ont été guéris; la « maladie se juge au second et au troisième jour, « et la convalescence qui n'est jamais longue, « s'établit du quatrième au cinquième : la saignée « faite le lendemain de l'invasion, offre six fois

« moins de chances de succès, et il est en général
« trop tard d'y recourir le troisième et le quatrième
« jour. »

Huit ans de pratique et d'expérience sont venus confirmer tous les jours davantage la vérité de cette observation; et cette vérité est aujourd'hui une évidence pour nous, comme elle en deviendra une pour les jeunes médecins qui auront à traiter la fièvre jaune, et qui n'apporteront point de préjugés dans l'étude de cette maladie.

Il y a toujours exubérance de vie dans ceux que la fièvre jaune atteint à leur arrivée dans les colonies, ou peu de temps après. Leur sang est épais et riche en couleur et en fibrine, nulle sérosité. Le caillot se moule sur la forme du vase et y adhère fortement, il semble un morceau de glace *écarlate*. Ceux qui succombent en peu de jours à cette maladie, ont les chairs fermes, rouges, et n'offrent *jamais* aucun signe de putréfaction, de pourriture, et n'exhalent jamais, même long-temps après la mort, aucune espèce de mauvaise odeur. Il faut en excepter les cas assez rares, où la maladie traîne en longueur pendant deux, trois et même cinq semaines; alors les cadavres s'altèrent promptement.

L'appareil de langueur et d'abattement qui se manifeste quelquefois au début même de la fièvre jaune, est *toujours* l'effet de la douleur

et de l'irritation d'un ou plusieurs viscères, et non d'une faiblesse réelle du système général. Comment peut-on raisonnablement supposer cette faiblesse chez des hommes qui, quelques instans avant, jouissaient de toute la force, de toute l'énergie de la vie? L'analyse physiologique des fonctions et le prompt soulagement que de larges saignées procurent toujours instantanément, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

Les saignées, et M. Guyon est forcé d'en convenir, *calment les symptômes qui constituent le premier temps de la fièvre jaune*, c'est-à-dire, calment la douleur et l'irritation qui sont ces symptômes-là. Or, calmer la douleur et l'irritation, c'est ménager des forces aux malades, puisque la douleur et l'irritation fortes ou long-temps prolongées ont pour effet certain d'épuiser et d'anéantir les forces. Aussi, les malades qui succombaient sous le poids d'une douleur et d'un accablement extrêmes aux premiers momens de la maladie même, se sentent-ils légers et dispos après une émission sanguine plus ou moins abondante. Diminuer les forces quand elles sont en excès et troublent l'ordre des fonctions, ce n'est donc pas diminuer la vie; c'est au contraire la ménager en écartant un obstacle qui, long-temps prolongé, finirait par l'éteindre.

Mais au reste, ce n'est point en considérant

la force et la faiblesse d'une manière générale, comme *deux êtres* également répandus dans le système de notre économie, et se partageant toutes les maladies, qu'on peut se flatter de pouvoir les traiter convenablement.

Il y a autre chose dans les maladies, il y a aberration, fixation, concentration de ces forces sur un ou plusieurs organes au détriment des autres parties du corps : cela est plus spécialement vrai dans la fièvre jaune, ainsi que nous le révèle l'autopsie de ceux qui y succombent. De là, la nécessité de recourir aux révulsifs et aux dérivatifs qui sont, après la saignée, le plus puissant moyen que l'on puisse opposer à la fièvre jaune.

Mais, a-t-on dit, si les saignées sont réellement indiquées dans la fièvre jaune, pourquoi ne réussissent-elles pas toujours? Ceux qui font cet argument ne sentent donc pas avec quel avantage on pourrait le rétorquer contre eux : pourquoi? Par la raison ou qu'elles ne sont point assez abondantes, ou qu'elles sont faites trop tard ; par la raison qu'elles ne réussissent pas toujours non plus dans les péripneumonies, les phrénésies, etc. lors même qu'elles sont assez abondantes, ou qu'elles sont faites à temps ; par la raison que la susceptibilité à l'irritation et à la douleur n'est pas la même chez tous les individus, et

qu'elle est excessive chez quelques-uns; par la raison, enfin, que dans la fièvre jaune plus, peut-être, que dans aucune autre maladie, l'influence qui la détermine est si puissante et si long-temps prolongée, qu'elle doit infailliblement triompher sur plus ou moins de malades, malgré les moyens les plus puissans et les plus rationnels qu'on lui oppose.

Dire que la saignée n'est point un grand moyen de combattre la fièvre jaune, parce qu'il n'en triomphe pas toujours, ou, ce qui est plus fort, lui imputer la mort de ceux qui succombent, c'est donc dire une extravagance, c'est avancer une absurdité; autant vaudrait contester l'utilité des pompes dans un incendie, ou leur attribuer les ravages qu'elles n'ont pu arrêter.

Les symptômes pendant la vie, et les lésions après la mort, sont les véritables bases sur lesquelles on doit s'appuyer pour déterminer la nature d'une maladie. Or, si nous mettons en regard les désordres organiques trouvés après la mort, et les symptômes par lesquels ils sont décelés à l'invasion même de la fièvre jaune, que voyons-nous? souvent un épanchement sanguin à la base du crâne, les sinus gorgés de sang, les méninges et surtout l'arachnoïde injectées, enflammées, toutes ces membranes adhérentes

entre elles, ou à la boîte osseuse, ou à la substance cérébrale même : quelquefois, les poumons engorgés, enflammés, adhérens aux plèvres ; la muqueuse de l'estomac, toujours, à moins que le malade ne succombe dans les trente premières heures, enflammée, épaissie, désorganisée : le foie généralement volumineux, dur, engorgé ; la rate elle-même, plus grosse, ramollie et pénétrée d'un sang noir, grumeleux : tels sont les désordres généraux qu'offre l'autopsie dans les sujets qui ont succombé à la fièvre jaune.

Une céphalalgie sus-orbitaire plus ou moins violente ; une peau brûlante et sèche ; un pouls généralement plein et dur, mais parfois déprimé, des douleurs dans les lombes et les membres inférieurs, de l'altération, une anxiété générale enfin : tels sont les symptômes qui annoncent le début de la fièvre jaune.

Si cet ensemble de symptômes et d'altérations organiques n'indique pas l'emploi des évacuations sanguines, des anti-phlogistiques, des évacuans, des révulsifs, etc., le médecin n'a plus de boussole ; il ne faut plus chercher de règles dans la thérapeutique.

Épouvanté, à l'apparition de la fièvre jaune qu'il n'avait jamais vue à la Trinité, M. Duveau, chirurgien chargé du service de l'hôpital de ce

port, nous écrivait, le 11 septembre, en ces termes :

« L'illusion est détruite; la Trinité n'est plus, « contre la fièvre jaune, un séjour de protection « pour nos malheureux militaires.....; la garnison « est dans la consternation : il y a présentement « à l'hôpital vingt hommes qui en sont atteints. « Ils ont toujours l'idée, qu'ils ont apportée de « France, que cette maladie est contagieuse, et « cette idée affecte leur moral. Ayez, je vous en « conjure, la bonté de me donner une idée du « traitement que vous employez à combattre « cette maladie. Vous avez, jusqu'à présent, « réussi à sauver les six huitièmes de ceux qui « ont eu le bonheur d'être traités par vous : « guidé par vos conseils, je pourrai peut-être « approcher aussi de ce résultat..... C'est au nom « de l'humanité que je vous demande cette « complaisance : à ce titre, je suis sûr qu'il n'y « aura que votre travail excessif qui pourra me « priver de la faveur que je sollicite. »

Nous avions effectivement alors bien de la besogne; cependant nous fîmes, sur-le-champ, réponse à M. Duveau par la lettre suivante, où nous exposons, autant qu'il est possible de le faire en si peu de lignes, notre méthode de traitement de la fièvre jaune.

Fort-Royal, le 12 septembre 1825.

« Je reçois à l'instant votre lettre d'hier, mon « cher Monsieur Duveau, et j'y réponds sans « désemparer.

« La constitution atmosphérique, les circon- « stances météorologiques sont telles, depuis « deux mois, qu'il sera difficile aux Européens « non acclimatés, à ceux surtout qui habitent « sur le bord de mer, d'échapper à la fièvre « jaune, pour peu qu'ils se livrent à quelques « excès, si ces circonstances ne changent bientôt. « En elles, en effet, se trouvent réunies toutes « les causes extérieures de cette maladie. Comme « à Saint-Pierre, au Fort-Royal et à la Trinité, « la fièvre jaune sévit au Marin ; un officier de la « garnison vient, entre autres, d'y succomber. « *Un aviso* qui arrive de la Guadeloupe rapporte « que cette maladie exerce de grands ravages à « la Basse-Terre, à la Pointe-à-Pitre et aux Saintes « même; et nous savons par nos relations avec « les îles étrangères, qu'elle y règne aussi. Nous « en avons donc tous notre part, et depuis que « vous êtes venu ici, j'ai constamment 40 à 50 « hommes à l'hôpital, atteints de cette maladie. « Si elle continue chez vous, vous me demandez

« ce que vous ferez? Ce que vous ferez, Monsieur!
« l'impossible s'il le faut : je l'attends de vous.

« Attachez-vous, avant tout, à combattre,
« parmi les officiers, la funeste et mensongère
« opinion de la contagion; mettez dans leurs
« mains ce que j'ai écrit à ce sujet. J'ai été assez
« heureux pour faire passer, sans exception,
« dans l'esprit de mes lecteurs *non intéressés*,
« toute ma conviction sur ce point. Les officiers
« une fois éclairés, il leur sera plus facile de
« convertir leurs soldats à la vérité.

« La fièvre jaune est une maladie éminemment
« inflammatoire; ce n'est pas seulement l'estomac
« et les intestins qui sont le siége de cette terrible
« maladie, comme l'écrivent encore des médecins
« célèbres de Paris, qui, à la vérité, n'ont pas
« vu cette maladie; les organes contenus dans
« les trois cavités splanchniques, sont souvent
« tous frappés durant son cours, ainsi que la
« nécropsie le fait voir. Elle demande donc
« un traitement anti-phlogistique, de larges
« évacuations sanguines, faites au début même
« de la maladie : leur effet n'est plus le même le
« lendemain de l'invasion, et il est souvent trop
« tard le troisième et le quatrième jour. Déjà il
« y a désorganisation des viscères; il est donc
« de la dernière importance de faire surveiller
« les soldats qui, par insouciance, par peur ou

« par ignorance, se taisent et passent deux ou « trois jours avant de déclarer leur maladie. Cette « surveillance est du devoir des officiers, comme « du vôtre, et c'est aussi votre droit.

« Je ne vous parlerai pas ici des symptômes « qui caractérisent la fièvre jaune; vous les « connaissez, et d'ailleurs ils ne sont pas « absolument les mêmes chez tous les individus, « ni dans toutes les épidémies : par exemple, ils « sont en général, cette année, moins intenses « et moins nombreux qu'en 1818 et 1821; c'est « pourquoi il faut y regarder de plus près. Si « à une céphalalgie plus ou moins forte, à un « pouls plein, dur et quelquefois déprimé, à une « grande chaleur de la peau, se joignent des « douleurs des membres inférieurs, et surtout « des articulations, et que ces divers symptômes « se soient déclarés subitement, reconnaissez « la fièvre jaune. Alors, saignez largement « une, deux et même trois fois, au moment « de l'invasion : si une première saignée amène « une certaine détente générale, ce qui est « ordinairement le cas, saisissez ce moment pour « purger avec l'huile de ricin et un sel neutre « (2 *onces* et 2 *gros*). C'est une grande indication « que celle de débarrasser les intestins, par une « médecine douce, des matières fécales qui y « deviendraient, par leur séjour, une cause

« auxiliaire d'irritation. Il faut, quelquefois,
« répéter cette purgation après la seconde et la
« troisième saignée. : lorsque les symptômes
« généraux ont, par cette première médication,
« perdu de leur intensité, et qu'il reste encore
« une douleur locale, soit de la tête, soit de
« l'épigastre, combattez cette douleur par les
« sangsues ou les ventouses scarifiées. Ce dernier
« moyen est en général plus efficace. Durant
« cette première période de la maladie, période
« d'irritation, il y a quelquefois indication, vers
« la fin, à des bains tièdes et d'affusion, à des
« lavemens émolliens et même purgatifs, à des
« pédiluves sinapisés, etc. Lorsque la maladie
« est prise à temps et judicieusement traitée,
« souvent il y a solution dans cette première
« période; la convalescence s'établit et elle n'est
« pas longue : dans le cas contraire, la deuxième
« période a lieu du troisième au sixième jour,
« et, alors, se développent et se succèdent tous
« ces symptômes épouvantables qui ont fait
« donner à cette maladie des noms différens :
« *coma, vomissemens, hémorragies, suppression*
« *des urines, ictère, délire, etc. etc. etc.* Les
« hémorragies et la suppression des urines sont
« rares cette année, et l'ictère se montre, au
« contraire, dans presque tous les cas. Les boissons

« les plus convenables dans la première période « sont : le petit-lait simple, ou nitré, ou tartarisé; « la limonade légère, l'eau d'orge gommée ou « légèrement acidulée, et l'eau sucrée; on en « laisse le choix au malade, mais on ne saurait « trop lui recommander de ne boire que très-peu « à la fois. Diète rigoureuse, ou seulement un « peu de lait frais ou du bouillon léger. Les « malades ont le vin en aversion. Entre la première « et la deuxième période, et quelquefois à la fin « de la première, il y a des vomissemens bilieux, « acides : on les combat par la magnésie donnée « par cuillerée dans un peu d'eau, et par les « ventouses ou les vésicatoires appliqués sur « l'épigastre. Après bien des essais, je m'en suis « tenu à ces deux moyens employés l'un après « l'autre ou simultanément. Les vésicatoires ou « l'emplâtre ammoniacal aux cuisses, aux jambes « et à la nuque, sont des moyens révulsifs « puissans, auxquels il faut recourir à la fin de « la première période et pendant la seconde. « Dans des *comas* profonds, lorsque toutes les « facultés semblent anéanties, et le malade dans « un état à peu près désespéré, il faut appliquer « le cautère actuel soit au *sinciput*, soit à la « *nuque*, et quelquefois aux deux endroits à la fois. « Le fer doit être chauffé *à blanc*, *incandescent*.

« Je compte depuis six semaines deux guérisons
« que j'attribue à ce moyen énergique. *Quod*
« *ignis non sanat, nihil sanat.*

« Le plus redoutable symptôme dans cette
« seconde période, lorsque le pouls est petit,
« misérable, qu'il n'y a plus de chaleur, ni de
« douleur, c'est le vomissement des boissons
« ingérées, même les plus douces. La bière
« coupée d'eau est gardée quelquefois; mais un
« moyen nouveau pour moi, et qui a surpassé
« mes espérances, c'est la kinine. Dans cet état
« d'excessive faiblesse et d'atonie, où l'estomac
« rejette même le lait et l'eau gommée, j'ai prescrit
« deux grains et demi à trois grains de kinine
« dans très-peu d'eau, et ce médicament a été
« gardé, et il a arrêté les vomissemens, relevé
« le ton de l'estomac et du système entier. J'insiste
« sur son usage, pendant deux ou trois jours,
« à cette dose légère, trois ou quatre fois dans
« les vingt-quatre heures, et je dois à ce précieux
« remède, bien certainement, la guérison de
« plusieurs malades.

« Il ne faut point, dans tout le cours de cette
« maladie, négliger les frictions : on les fait sur
« toute l'habitude du corps avec le suc de citrons,
« et avec un liniment savonneux opiacé sur les
« membres douloureux. Les ventouses scarifiées
« ou l'emplâtre ammoniacal de M. le Dr GONDRET,

« emportent les douleurs de reins, quelquefois « comme par magie.

« Il y a au reste, dans le traitement d'une « maladie comme la fièvre jaune, mille nuances « qui ne peuvent être bien saisies et appréciées « que par celui qui est médecin.

« Vous comptez déjà une longue pratique, « mon cher DUVEAU, et je rends justice à votre « esprit observateur : appliquez-vous à bien saisir « les indications selon l'état de la maladie et le « tempérament du malade, afin de faire avec « discernement et méthode l'application des divers « moyens que je viens d'énumérer, et, comme « moi, vous aurez à vous en applaudir.

« Voilà une lettre qui est un volume; il y a plus « de trois mois que je n'ai autant écrit de suite : « aussi n'y vois-je plus, et vous serez peut-être « cause que je ne pourrai plus me servir de mes « pauvres yeux de plusieurs jours. J'en serai « consolé si vous m'annoncez que j'ai contribué « à vous guider sûrement et avec succès dans le « traitement d'une maladie, entre toutes la plus « grave, la plus rapide dans sa marche, la plus « digne, par conséquent, de nos soins assidus.

« Tout à vous.

« LEFORT,

« D. M. »

P. S. « Nous sauvons à peu près les deux tiers « de nos malades, et nous en sauverions, « *nous osons le croire*, les cinq sixièmes, « s'ils se présentaient à temps, c'est-à-dire, « au moment même de l'invasion de la « maladie. »

Outre plusieurs lettres où il nous rend compte de la marche de l'épidémie, et où il s'applaudit de la méthode de traitement que nous lui traçons dans la lettre qu'on vient de lire, M. Duveau nous a adressé un rapport détaillé dont voici quelques extraits.

« J'ai eu, durant le cours de cette dernière « épidémie, *cent dix hommes* atteints de la « fièvre jaune, dont *six officiers*, et j'en ai « perdu *vingt*, ce qui ne donne pas un mort sur « cinq malades. Je dois, je ne saurais trop le « répéter, cette réussite extraordinaire à la règle « de conduite que vous m'avez prescrite, et que « j'ai scrupuleusement suivie *de point en point.* « Vous m'avez recommandé, même par la voie « de l'autorité, de considérer, comme *premiers* « *symptômes* de la fièvre jaune, sous l'influence « où nous nous trouvions, une céphalalgie « plus ou moins forte, un pouls dur, une « grande chaleur de la peau, des douleurs des « membres inférieurs, des articulations, surtout

« si ces accidens arrivaient subitement; et vous
« conseillez, comme moyen curatif presque
« certain, les grandes évacuations sanguines,
« mais dès le début même de la maladie. Pour
« ne point tomber en défaut, et ne compromettre
« ni ma conscience, ni la vie de ceux que vous
« avez confiés à mes soins, je faisais trois visites
« par jour aux casernes, et une la nuit, en allant
« visiter les malades de mon hôpital; et outre cela,
« j'avais prié MM. les officiers de me seconder,
« en me faisant avertir, le plus promptement
« possible, sitôt qu'un d'eux ou de leurs soldats
« ressentirait le plus petit malaise. Avec ces
« précautions, j'ai eu le bonheur de donner mes
« soins à un grand nombre de malades aux
« premiers momens de la maladie même, et j'ai
« presque toujours obtenu, par la première et
« la seconde saignée, une détente bien marquée
« dont je profitais pour débarrasser les premières
« voies par une ou deux purgations; je faisais
« ensuite frictionner tout le corps avec le suc de
« citrons, etc. etc. Tous les symptômes qui avaient
« nécessité cette activité dans le traitement,
« s'évanouissaient au second ou au troisième
« jour de la maladie; la convalescence était *fort*
« *courte*, et les malades pouvaient reprendre leur
« service au bout de huit jours : *cinquante* au
« moins ont été sauvés par ce traitement. Il n'en

« a pas été de même de ceux qui, soit par mégarde
« ou entêtement, ou toute autre cause, n'ont
« reçu les secours de l'art qu'au second, troisième
« et quatrième jour : les symptômes épouvantables
« alors viennent avec une rapidité extraordinaire
« *chevaucher* les uns sur les autres pour former
« *un véritable cahos*. La maladie, rendue à cette
« période, ne permet plus de suivre une marche
« régulière dans son traitement ; c'est donc,
« *comme vous le dites*, à la sagacité, à l'expérience
« du médecin qu'il faut s'en rapporter ; car tel
« moyen qui semblait vouloir réussir sur un
« malade, ne faisait qu'aggraver les accidens sur
« un autre : il m'a donc fallu, pour ne point
« faillir à chaque instant, être auprès de ces
« malheureux, pour en pouvoir bien saisir les
« divers symptômes et en faire *la médecine*,
« ce qui m'a réussi sur quelques-uns. C'est à vos
« bons et sages conseils que je dois ces succès,
« et à la position avantageuse dans laquelle je
» me suis trouvé, de pouvoir donner mes soins
« au plus grand nombre, au début même de la
« maladie : pas de doute que si ceux qui se
« trouvent chargés, par leur place, de vous
« envoyer les hommes dont la santé est confiée
« à leur inspection, se fussent empressés de les
« envoyer à votre hôpital, vous n'eussiez obtenu
« au Fort-Royal les mêmes succès que j'ai eus

« ici. Mais l'amour-propre......... l'intérêt forment
« trop souvent des barrières insurmontables à
« ceux qui veulent le bien de l'humanité.

» DUVEAU. »

M. Bernard, chargé de l'hôpital du Marin, et auquel nous avions tracé la même méthode thérapeutique, a eu à peu près les mêmes résultats que M. Duveau; et ces résultats, que nous aimons à croire exacts, sont bien autrement heureux que les nôtres. A traitement égal, il en doit être ainsi, non pas seulement à cause de la différence des lieux plus salubres là qu'ici, mais parce que les soldats y sont facilement surveillés et découverts dès qu'ils sont frappés de la maladie. Il en est bien autrement dans *les casernes nombreuses*, quand surtout elles ont des issues libres ou mal gardées; et tel est par malheur, dans ces jours d'épouvante, le relâchement général, que les individus, pour ainsi dire abandonnés à eux-mêmes, courent *les champs et la ville*, s'y livrent à des excès, tombent malades sans en rien dire, et restent ainsi plusieurs jours dans la chambre ou dans leur hamac, *croyant que ce ne serait rien*, comme ils le disent tous. Le Fort-Bourbon, par exemple, a offert durant le dernier hivernage une triste preuve de ces inconvéniens graves : malgré

ses avantages de position, la garnison a eu, proportionnellement, plus de malades et de morts que dans les autres casernes. La plupart des soldats malades de cette garnison n'ont été apportés à l'hôpital qu'au second, au troisième et même au quatrième jour de la maladie; et alors, comme nous l'avons dit, les principaux moyens de la combattre, ou n'étaient plus applicables, ou ne produisaient que peu d'effet.

S'il est vrai que, sous l'influence d'une épidémie de fièvre jaune, toute précaution pour un certain nombre soit, à raison d'une prédisposition individuelle très-prononcée, à peu près vaine, il ne l'est pas moins qu'avec des précautions, beaucoup pourraient s'y soustraire. En effet, sur dix hommes frappés de la fièvre jaune, hors d'un foyer d'infection, il n'y en a pas deux dont la vie des trois ou quatre jours qui ont précédé l'invasion de leur maladie, n'en offre évidemment une cause déterminante quelconque. Un excès en quelque genre que ce soit, et surtout en tafia, une insolation, un exercice violent au soleil, à la pluie, une transpiration subitement supprimée, soit en dormant sur un terrain humide, comme il arrive souvent aux soldats pris de vin, soit en s'exposant à un courant d'air, soit même en buvant, lorsque l'on transpire abondamment, un verre d'eau fraîche, un

violent accès de colère, etc., sont autant de causes capables en tout temps, mais surtout pendant l'hivernage, de déterminer la fièvre jaune chez les étrangers non acclimatés : causes, comme on le voit, qu'il serait possible d'éviter. L'exemple de la garnison du Fort-Bourbon, lieu sain par lui-même, et qu'aucun vice local n'avoisine, fournit, pour ainsi dire, autant de preuves de la déplorable vérité que nous venons dénoncer, qu'elle a eu de malades pendant l'hivernage dernier.

Cependant, notre *Nécrologie* de 1825 est relativement moins forte que celle des épidémies précédentes, que celle même des sept dernières années prises en masse En effet, du mois de juillet 1818 au mois de février 1823, nous avons eu à traiter à l'hôpital du Fort-Royal 1982 hommes attaqués de la fièvre jaune, et nous en avons perdu 697. En 1825, du mois de juin au mois de décembre, nous en avons traité en tout 1464, et nous en avons perdu 388. Cependant, notre tableau général de mortalité pour 1825, offre 411 hommes morts de la fièvre jaune, au lieu de 388 que nous portons ici. C'est que 23 sujets, traités en ville de la fièvre jaune, ont été apportés morts à notre hôpital, et portés sur l'état général comme s'ils y étaient décédés. Nous les en avons retranchés ici, ce qui ne porte notre propre perte

qu'à 388. Or, dans le nombre de 388, il faut comprendre 7 officiers du 49e régiment, qui ont été traités en ville, et aussi apportés morts à l'hôpital. En résumé donc, 28 officiers qui appartenaient au 49e régiment ont été traités à l'hôpital du Fort-Royal dans le dernier semestre de 1825; sur les 28 officiers, 21 ont eu la fièvre jaune, et 6 en sont morts; les 7 autres ont eu des maladies diverses, et sur ces 7 malades, il en est mort un : en tout 7 officiers du 49e régiment morts à l'hôpital du Fort-Royal en 1825. Nous osons garantir l'exactitude scrupuleuse et la vérité de cette exposition dans toutes ses parties. C'est un relevé des tableaux cliniques de chaque malade et des états mensuels vérifiés par l'officier d'administration chargé du service de l'hôpital. Là tout est public, tout est patent. Les symptômes et la marche de la maladie sont journellement décrits par un des chirurgiens de l'hôpital, sous les yeux de ses confrères et les nôtres; les moyens thérapeutiques sont inscrits à côté, et la plupart du temps, le tableau de ceux qui succombent est complété par l'autopsie. Là donc l'erreur et le *dol* sont également impossibles. Or, il résulte de cette exposition succincte, que dans les années précédentes, nous avons sauvé en total un peu moins des deux tiers de nos malades, tandis que dans le dernier hivernage, sur l'ensemble, nous en

avons sauvé plus de deux sur trois. Cet avantage de résultats en 1825, avantage très-grand, si on considère le peu de chances de guérison que nous laissaient les malades apportés du Fort-Bourbon, nous croyons le devoir principalement aux deux moyens nouveaux employés dans la deuxième période de la fièvre jaune; et ces moyens, nous les recommandons de nouveau à toute l'attention des médecins appelés à donner leurs soins dans cette maladie.

La marine, et surtout la marine marchande, a beaucoup moins souffert de cette dernière épidémie, que la terre. C'est qu'aujourd'hui, plus qu'autrefois, *nous nous plaisons à leur rendre cette justice ici*, les capitaines surveillent leurs matelots de plus près, leur interdisent, autant que possible, durant l'hivernage, toute communication avec la terre, et leur ôtent par-là l'occasion de se livrer à des excès très-faciles en tout genre, toujours très-dangereux aux Colonies, et infailliblement mortels dans la saison de l'hivernage, sous l'action des vents du sud; c'est qu'en les retenant à bord, ils les occupent sans trop les fatiguer, et ne les font plus travailler à l'ardeur du soleil ou quand il pleut : voilà les vrais moyens hygiéniques possibles, et ces moyens, avec une volonté ferme, sont tout aussi faciles à prendre à terre, dans les casernes, que dans

la marine, à bord des navires amarrés à quai. Les casernes et les vaisseaux, durant la saison de l'hivernage, sont des places en état de siége, où l'autorité chargée et responsable du salut de tous, doit être *absolue*. Mais d'ailleurs les hommes d'aujourd'hui sont facilement éclairés sur leurs vrais intérêts; et les soldats, comme les matelots, finiraient par reconnaître que les mesures qu'ils regardaient comme dures et tyranniques, ne sont que sages et salutaires. Plusieurs de nos officiers supérieurs de la marine n'hésitent point à infliger des punitions corporelles à ceux de leurs marins surpris en état d'ivresse, et ces officiers-là sont surtout remarquables par leur sollicitude et leurs soins envers leurs équipages. Quand les chefs ont ces qualités-là, ils peuvent tout sur leurs subordonnés : leur sévérité est comprise et justement appréciée par ceux-là même qui en sont l'objet. Avec un bon système de casernement, d'hôpitaux et d'administration, et une discipline sévère, les troupes européennes auraient donc incomparablement moins à souffrir de l'action du climat des Colonies, et ne fourniraient pas, nous en avons la ferme confiance, dans les années ordinaires, plus de malades et de morts que la plupart des garnisons de la France même.

L'année 1825 est, en somme, la plus rigoureuse que nous ayons passée depuis huit ans; c'est au

moins celle qui nous a donné le plus de malades et le plus de morts, quoique les morts soient, ainsi que nous l'avons dit plus haut, dans une proportion moindre que dans les épidémies précédentes. L'épidémie de 1825 a frappé sur toutes les Colonies, les grands ports de la Côte-Ferme et les bâtimens de guerre qui y étaient en station.

D'après les divers rapports qui nous viennent de la Havane, de la Jamaïque, etc., ces grandes Antilles ont encore eu plus à souffrir que nous. A la Jamaïque, par exemple, sur 2500 hommes de troupes, 975 ont succombé dans le courant de l'année 1825; selon ce que nous mande lui-même M. le général KEANE, et là aussi, le vent de sud a généralement soufflé toute l'année. Ici pourtant, sur quelque point de la Colonie qu'ils fussent, les soldats européens non acclimatés ont été généralement atteints. Ainsi, sur un effectif d'environ 1,200 hommes, le 49e régiment de ligne n'a eu que 43 soldats et 4 à 5 officiers qui n'ont point été malades. De tels effets produits sur mille points différens, en même temps et à de grandes distances les uns des autres, supposent une cause générale et qui est la même partout. Cette cause n'est autre que les *vents de sud, sud-sud-est* et *sud-sud-ouest*, et cette année, une chaleur plus intense que d'ordinaire. Nous

avons dit, d'après notre propre observation, que c'est toujours sous l'influence de ces vents que la fièvre jaune se déclare et sévit d'une manière générale; ce que nous avons observé à la Martinique, a également été observé par quelques autres médecins dans tous les lieux où règne cette maladie, dans les grandes Antilles, à la Côte-Ferme, aux États-Unis, en Espagne, etc.

Si le Mémoire [1] où nous établissons cette vérité, et où nous combattons l'idée d'une cause *spécifique contagieuse* pour la fièvre jaune, a pu laisser aux partisans de la contagion quelques doutes encore, rien, ce nous semble, n'est mieux fait pour les dissiper, que ce qui vient d'avoir lieu à la Martinique.

Pendant plus de deux ans, c'est-à-dire, depuis le commencement de février 1823 jusqu'au commencement de mai 1825, les vents ont, à peu de variations près, soufflé à *l'est*, *est-nord-est*; nous n'avons point eu de vents du *sud* d'une certaine durée, c'est-à-dire, de 24 heures de suite, et nous avons été exempts de fièvre jaune, bien qu'il nous soit venu, pendant ces deux ans, un fort grand nombre d'Européens. Mais dès les premiers jours de mai, les vents sont devenus variables, ils sont descendus au *sud-sud-ouest*;

[1] *Mémoire sur la non contagion de la fièvre jaune*; chez Firmin Didot père et fils, à Paris.

et ont été accompagnés d'orages, de pluies et de fortes chaleurs comme au temps de l'hivernage, et bientôt aussi, sous l'influence de cet hivernage anticipé, la fièvre jaune s'est développée d'abord à Saint-Pierre, et ensuite sur tous les points de la Colonie où il y avait des étrangers non acclimatés. Ces vents de *sud*, et une température de 24 à 27 deg. et même plus haute à St.-Pierre, ont, à peu de variations près, régné jusqu'au mois de décembre, qu'ils sont remontés à *l'est-nord-est*, et que la température est tombée de plusieurs degrés; et pendant ce long espace de temps, la fièvre jaune a régné, sans intermission, jusqu'au commencement de cette année, qu'elle a disparu partout, si ce n'est à St.-Pierre, où l'on en comptait encore quelques cas. Jamais, en rien, l'effet ne fut plus visiblement lié à sa cause. L'action meurtrière des vents de *sud*, trouve encore de puissans auxiliaires dans certains vices de localités; et c'est dans les lieux auxquels ces vices sont inhérens, que l'action de ces vents se fait d'abord sentir, et y produit une plus profonde et plus longue impression. La ville de St.-Pierre, entr'autres, est plus particulièrement dans ce cas : assise sur le bord de la mer, et adossée à des montagnes fort élevées qui s'étendent d'une de ses extrémités à l'autre, cette ville court, *du sud-sud-est au nord-nord-ouest*,

dans un espace fort resserré, entre le rivage et ces montagnes, et forme une espèce de croissant dont la pointe *sud* est la plus saillante. C'est dans la portion de segment la plus rapprochée de cette pointe *sud*, qu'est située l'ancienne ville qu'on nomme *Mouillage*. Le *Mouillage* est la partie de St.-Pierre la plus populeuse et la plus marchande; elle en est aussi la partie la plus basse, et comme la *sentine*. Là, en effet, viennent aboutir les ordures et les immondices de toute la ville. Les montagnes suspendues, pour ainsi dire, sur les trois quarts de St.-Pierre, empêchent que la plus grande partie de cette ville soit rafraîchie par les vents d'*est*, à moins qu'ils ne soufflent bien fort : aussi la chaleur y est-elle constamment plus haute que dans aucun autre lieu de la Colonie. C'est lorsque les vents tombent au sud, que la chaleur et l'humidité s'élèvent au plus haut degré aux Antilles; toujours faibles et *mous*, ces vents semblent à peine pouvoir déplacer l'atmosphère. Aussi long-temps donc que règnent ces vents, St.-Pierre et la rade qui lui est contiguë sont comme ensevelis dans cette atmosphère immobile suffoquante, et saturée des émanations délétères qui s'élèvent des bords de la côte, et surtout du *Mouillage*. Là conséquemment se trouvent réunies toutes les causes générales et locales de la fièvre jaune. Il y a pourtant,

durant la saison de l'hivernage, absolument plus de maladies et de fièvre jaune au Fort-Royal qu'à Saint-Pierre; mais la raison en est fort simple : c'est que le personnel non acclimaté est, au Fort-Royal, incomparablement plus nombreux qu'à St.-Pierre. La garnison, dans son ensemble, en est au moins une fois plus forte, et puis c'est dans ce port que la marine militaire et marchande viennent passer les trois ou quatre mois de l'hivernage. La rade de St.-Pierre n'offrirait pas, à coup sûr, moins de danger pour la santé des équipages, que pour la sûreté des bâtimens qui y resteraient mouillés pendant cette redoutable saison.

Lorsque les vents, aux Antilles, dévient de leur direction naturelle, ils deviennent variables à l'infini, non seulement d'une île à une autre, mais d'un port à un autre, dans la même île : voilà la véritable raison par laquelle on voit la fièvre jaune se déclarer dans une île, tandis qu'une île voisine en est exempte; *sévir là et non ici.* Quelque rapprochées que soient entre elles les villes de Saint-Pierre et du Fort-Royal, les vents n'y soufflent pas toujours dans la même direction, et dans le dernier hivernage, par exemple, ces vents ont commencé plutôt et régné plus généralement à Saint-Pierre qu'ici. On ne rencontre point d'ailleurs ici les vices de localités

qui sont inhérens à Saint-Pierre. Bâtie également sur le bord de la mer, mais sur une surface étendue, la ville du Fort-Royal est ouverte en entier aux vents salutaires de *l'est-nord-est*, et la chaleur n'y excède *jamais*, à l'ombre, 27 degrés de RÉAUMUR. Il faut le dire aussi, les travaux d'assainissement faits dans ces derniers temps, ont sensiblement amélioré l'état sanitaire du Fort-Royal, et si, comme il est permis de l'espérer, ce qu'il reste à faire de ces travaux s'exécute, cette ville jadis si mal *famée* deviendra, nous n'hésitons pas à l'affirmer, une des plus saines des Antilles.

Fort-Royal-Martinique, 1er mars 1826.

LEFORT,

D. M.

Médecin du Roi.

